

LE POINT D'INTERROGATIONS



1996

La société nous oblige à vivre sur la tête et voudrait nous faire croire que c'est comme ça qu'on est bien... Je ne suis d'aucun parti, d'aucun syndicat, d'aucune chapelle, mais j'ai le "privilege" d'avoir à donner les 37 plus belles années de ma vie,

mes années de jeunesse, à un patron contre un salaire qui me permet juste de vivre, si on peut appeler vivre le rythme boulot, dodo. Alors, la perspective de prolonger ce triste cirque parce qu'il faudra cotiser 40 ans -et de n'avoir peut être aucune retraite- me fait sortir de ma passivité. Et je ne suis pas toute seule si j'en crois ce que je vois dans la rue. Tu parles d'un privilège toi de perdre sa vie à la gagner!

Et la dignité conférée par le travail, me diras-tu! Dignité mon cul, comme disait Zazie du temps où il y avait encore des métros. Est-ce que les rentiers ou les gagnants du loto sont moins dignes que toi ou moi de ne plus aller bosser? Hélas il faut le dire c'est l'argent gagné (au travail ou ailleurs) qui procure ce qu'on appelle pompeusement "dignité" et qui n'est que la possibilité de se loger et de se nourrir.

Et le droit au travail, me diras-tu! Quel droit? Il y a juste la loi de l'offre et de la demande. Si l'employeur veut acheter ta force de travail contre un salaire, t'as le droit de travailler, s'il a choisit d'acheter la force de travail d'un môme du Tiers-monde contre un bol de riz, t'as plus le droit au travail. Ce n'est pas toi qui décide... les employeurs ne sont pas des philanthropes! S'ils t'emploient ce n'est pas pour que tu ne sois pas chômeur ou exclu, c'est parce que tu rapportes plus que tu ne coûtes à l'entreprise. Et si le rapport s'inverse on te vire et on te remplace par une machine. Les machines aussi ça coûte cher, mais ça s'amortit, ça n'est jamais ni malade ni accidenté, et encore moins en grève.

Mais les machines ont amélioré les conditions de travail, me diras-tu! Si on nous remplace par des machines ce n'est pas du tout parce que la machine soulage le travailleur, car si tel était le cas on nous payerait à regarder marcher la machine, ou même à ne rien faire. Mais ça tu ne le verras jamais.

Les grèves actuelles ne sont pas la veille du Grand Soir parce qu'aujourd'hui la politique ne se fait pas à l'Élysée ou à Matignon mais à la Bourse, ou à La Banque de France et même à la Banque Mondiale. Ce sont les marchés qui décident de ce que Chirac ou Juppé doivent faire, il en était de même de Mitterand et de feu Beregovoy. Les marchés ce sont des actionnaires qui accumulent du profit sur notre dos.

Le gouvernement n'a que peu de marche de manoeuvre et un autre gouvernement de gauche ou d'ailleurs serait dans la même situation. Il faut le savoir au moment où il est question d'élections législatives anticipées ou de référendum. On est dans le piège du capitalisme à l'échelle mondiale. Ne nous faisons pas d'illusions, il n'y a pas grand-chose à gagner, si ce n'est de montrer qu'on existe, qu'on n'est pas des moutons à sacrifier au Dieu Argent et que nous ne sommes pas prêts à aller à l'abattoir sans bêler.

Le mouvement actuel montre le ras le bol de payer toujours plus, de voir toujours plus de misère, et de voir les entreprises indemnisées sur les fonds publics pour créer des emplois fictifs ou embaucher nos enfants (les plus chanceux?) sur des contrats merdiques et sans lendemain. Même si on obtient rien au bout de cette grève, on aura au moins eu la satisfaction de se sentir redevenir humain pendant 15 jours, d'avoir osé montrer que nous ne voulons pas être pris pour des cons.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS

Au moment où j'écris ces lignes, la grève générale des cheminots¹ bat son plein. L'un après l'autre tous les réseaux sont entrés dans la danse. Et tout le monde en est bien embêté — ce qui est pour l'instant le résultat le plus clair. Dans la banlieue les pauvres bougres ont à choisir : ou rejoindre leur boulot pédestrement, ou se serrer la ceinture. Dans la ville, les marchands menacent d'augmenter leurs prix. « Vous comprenez monsieur avec cette sacrée grève ! » Je comprends. Je comprenais aussi quand il y a un mois la boustiquière du coin accusait les pluies néfastes. Et lorsque, dans cinq semaines, les neiges et les vents feront encore hausser le coût des pommes de terre, j'en serai toujours réduit à... comprendre.

Ainsi vont les choses. La richesse, la pluie, le vent et l'absence de vent font irrésistiblement renchéris les denrées. Nous récriminons bien un peu (et la C.G.T. organise des meetings) mais nous payons quand même. Il en sera de même de la passionnante grève des cheminots ; vainqueurs ou défaits ils courberont l'échine ; que leur lutte ait été un triomphe éclatant ou un désastre héroïquement supporté, ils reprendront demain le collier. D'autre part, les dégrais, c'est nous — les pauvres diables qui constituent le public — et eux-mêmes qui les payeront. Si les Compagnies cèdent, elles augmenteront leurs tarifs pour payer les nouveaux salaires ; si elles ne cèdent pas, elles trouveront bien moyen de les augmenter afin de rattraper leurs pertes... En vérité, ces grèves sont bougrement révolutionnaires ; et les gens qui ne voient pas combien elles contribuent à transformer la société capitaliste en paradis communiste ne voient rien, rien !

Le coût de la vie augmente cependant proportionnellement aux exigences des salariés. C'est un cercle vicieux dont l'on ne sortira pas de sitôt. De sorte que la plupart des victoires ouvrières, ne portant que sur les salaires, sont entachées de nullité. Mais la grève des cheminots n'a pas que l'importance d'une revendication de thune ; elle revêt par son ampleur, par l'effervescence qu'elle entraîne, une importance bien plus considérable que les grèves ordinaires. Examinons-la de plus près. Tâchons de voir ses causes, et à quoi elle peut aboutir. Nous saurons après s'il y a lieu d'y applaudir. Pour l'instant laissons à la « Guerre Sociale » le soin de magnifier ce « sublime élan révolutionnaire » sans l'avoir étudié.

Insurrectionnelle selon M. Briand et le fameux « Sans Patrie » de notre confrère, la grève des cheminots est en réalité un mouvement réformiste. Qu'exigent les grévistes ? Des réformes, et même point des réformes d'ordre général, mais des changements dans le service : réformisme corporatif. Par quels moyens l'exigent-ils ? Par la grève des bras croisés, grève incompréhensible qui met en présence la bourse de l'ouvrier et le coffre-fort des Compagnies.

— Et le sabotage ? objectera-t-on.

D'abord, quel sabotage ? Des braves copains, enthousias-

més par ce mouvement qu'ils n'ont pas pris la peine d'analyser. Ensuite les syndicats les désavouent comme ils le firent déjà durant la grève des postiers.

Car les grévistes n'étant pas des révolutionnaires par leur objectif, ne l'étant pas davantage dans leur méthode, ne sont même pas des révoltés.

Ils savent que d'une façon ou d'une autre ils reprendront le service, c'est-à-dire le servage et ses conséquences. Et ils acceptent cette hypothèse. La majorité d'entre eux ont été soldats et comme tels ont défendu des usines contre les grévistes d'hier. La majorité d'entre eux respecte la morale, accepte la loi, se glorifie d'être honnête. Le fait d'être asservi, de porter une blouse d'uniforme, d'être commandé par un chef qui nous méprise d'être soldat, le fonctionnaire, l'ouvrier et l'électeur perpétuellement tondu et roulé ne les émeut guère. C'est la thune qu'il leur faut, à ces révolutionnaires !

Les vaillants confédérés du bâtiment étaient des Révolutionnaires de belle trempe, aussi. Ce qui explique le joli contrat-étouffoir auquel aboutirent leurs efforts admirables — ô Guerre Sociale ! — de l'année élaste. De cette trempe encore étaient les Postiers, que Clemenceau mata si bien, après leur victoire. Maçons, terrassiers, plombiers, postiers, cheminots. C'est la même mentalité syndicale.

Et elle n'est pas belle. Ah, non ! Une masse enrégimentée, suivant aveuglément ses meneurs, parce qu'elle n'a elle-même ni l'intelligence, ni la force de marcher. Obéissant à l'intérêt immédiat seulement : la thune ! la thune ! A côté, les croyants du Soir Rouge, les illuminés de l'Anarchisme, les bâtisseurs radieux de société future ! Soldats fanatiques, qu'un espoir merveilleux dégénéra en foi, guide et enchanter.

Chair à barricades. Au sommet les arrivistes, les mégalomanes, les sincérisques.

« Ils sont à la fois démocrates, césariens et mystiques » disait P. Deschanel de ces mauvais bergers. Démocrates en se fiant à la foule, dont ils préparent le règne ; césariens par leur autorité absolue dans l'armée ouvrière ; mystiques, lorsque sincèrement ils attendent l'idéale société syndicaliste.

Telles sont les troupes qui se jettent à l'assaut de l'organisation sociale Capitaliste. Previent-elles vaincre ?

Elles sont le nombre c'est vrai, et tiennent en main une bonne partie des instruments de production. Mais c'est une armée lâche, dépourvue d'initiative et d'élan, dont les soldats ne savent pas où ils vont et dont les chefs ne veulent pas aller trop loin...

Est-il souhaitable qu'elle remporte la victoire ? — J'entends la grande victoire définitive qu'elles rêvent.

Non je ne le souhaite pas. Je crains le despotisme du Quatrième État plus que celui de la bourgeoisie. Anarchiste, j'envisage avec frayeur la formidable Autorité de cette foule triomphante et de ses dictateurs. Je pressens les « Comités Révolutionnaires » édictant contre l'en-dehors, que je suis, des lois plus sévères que jamais ; je devine la chouïme républicaine devenue le bague syndicaliste ; je sens peser sur mes épaules déjà assez meurtries le fardeau d'une oppression plus redoutable que celle d'aujourd'hui. Je vois s'ouvrir aux sons des *Internationales* brailées par cent mille voix une ère de démocratie absolue et absurde, règne de la foule inculte, et toute-puissante... Merci. Je ne marche pas pour leur Révolution. Je marche contre !

1. La grève des cheminots de la fin de l'été 1996, qui fut suivie à celle des usines et des postiers, fut le dernier grand affrontement social avant la guerre. National d'inspiration de la C.G.T., en partie de violence. La grève s'est terminée par le ministre Briand qui offrit de négocier les chemins de fer.

Heureusement la question ne se pose pas encore en ces termes. Pour l'instant la victoire que peuvent obtenir les grévistes est de bien moindre importance; elle consiste en quelques réformes, de peu d'envergure. Après quoi, tout rentrera dans l'ordre.

Eh bien, demandons-nous: au point de vue anarchiste que sortira-t-il du mouvement gréviste d'aujourd'hui, vainqueur ou vaincu?

S'il est vainqueur, il arrivera que la mentalité ouvrière, sentant sa force, se croyant désormais invincible, en sortira fortifiée dans ses erreurs, ses incohérences, son dogmatisme absolu.

S'il est vaincu, la défaite fanatisera les uns, découragera les autres. Mais l'État, lui, se montrera chaque jour plus arrogant, plus arbitraire.

Tels sont les résultats presque acquis d'avance. Quant aux conditions économiques de la vie, nous avons vu plus haut que... plus ça change, plus c'est la même chose.

journaux, assez de camarades pour fournir un bel effort — et il y a tant de choses à dire...

... Tant de choses à faire! Car ne sommes-nous pas lâches et inconscients de nous croiser les bras, ou de nous consentir de parler et d'écrire, quand sous nos yeux le dictateur Briand a pu faire arrêter en un jour cent esclaves en révolte contre l'État — qu'importe pour quoi?

Quand à la verulerie et à l'inconscience ouvrière le gouvernement oppose sa poigne cynique, ne devrait-il pas se trouver des anarchistes pour, tout en flagellant la faiblesse et l'illogisme des foules, répondre au nouveau proconsul par des actes de révolte individuelle, dont la portée éducative ne serait pas négligeable?

À côté de l'éducation par la parole et l'écrit, il y a de l'éducation à faire par l'action. Pour celle-là, les moments de fièvre sont particulièrement propices. Riposter à l'arbitraire par la révolte est une nécessité que les anarchistes ne doivent pas méconnaître.

Franchie, N° 289, 20 octobre 1918.

Je sais que des sincères considéreront ces lignes comme une vraie trahison. Quoi! au moment où la moitié du prolétariat conscient est en révolte contre le Pouvoir; à l'heure où plus de cent militants ouvriers sont cofrés — à cette heure-là des anarchistes osent tenir un pareil langage!

Indignez-vous. Précisément parce que les événements de ces jours ont une certaine importance et peuvent en prendre davantage, il ne faut pas mâcher les mots. Disons les choses telles que nous les voyons, telles que nous les pensons. Soyons durs, mais sincères. Disons notre pensée tout haut, sans gêne, ni crainte. Agir ainsi est bien agir en anarchiste.

Ceci dit, posons la seconde question que nous avions à examiner.

La grève est réformiste. Qu'elle échoue ou qu'elle triomphe, ses résultats seront maigres. Entendu. Mais quelle doit être en présence de cet événement l'attitude des anarchistes-individualistes?

Peuvent-ils dire: « Cela ne nous intéresse pas », et passer outre; ou rester là les bras croisés, en spectateurs placides qui se amusent? Serions-nous conséquents plus ou moins?

Tout Paris et une grande partie de la France vivent fiévreusement. Une effervescence léthale secoue les masses, à l'ordinaire léthargiques. Sur ses causes et ses buts, nous sommes fixés. Mais un fait subsiste à nos yeux. Des milliers d'hommes sont enfiévrés, inquiets, mécontents, d'humeur batailleuse. Ils voient l'armée — leurs fils — défendre contre eux la richesse et les combattre pied à pied. Ils voient Briand au service des compagnies et la magistrature frappant selon leur bon plaisir. Ils sont molestés, baloués, vilipendés, cofrés. Pouvons-nous trouver meilleur moment pour critiquer les vicieries insanes, démasquer la duperie sociale?

Notre place est donc dans la foule turbulente de ces jours d'énevènement. Partout où elle vit, où elle se rassemble, où elle souffre, nous devons être, inlassables. Il y a



Bientôt, la consommation fera partie du sens civique...

Depuis quelques mois déjà, c'est le désespoir dans les milieux économiques et chez les gouvernants. Une désolation doublée d'incompréhension ! Doctement, ces gens vous expliquent que le diagnostic est grave : la croissance est en panne parce que les Français ne consomment pas.

C'est du moins ce que semblent indiquer les apparences : dans les divers organismes qui passent leur temps à scruter la consommation, les indices sont comme frappés d'anémie. D'où une grosse inquiétude chez les dirigeants industriels, chez les adeptes de la croissance et leurs coreligionnaires. L'éventualité d'une stagnation de la consommation, et pis, d'une diminution, était en effet devenue inconcevable.

D'ailleurs, les réactions n'ont pas tardé. Dans les hautes sphères de la société s'est rapidement imposée l'idée qu'il fallait "relancer la consommation". Les efforts se sont donc multipliés pour faire retrouver à la population le chemin des délices somptuaires. Aiguillonés par les intérêts économiques dominants, les gouvernements n'ont entrevu le salut que dans le recours accru aux incitations destinées à réveiller le consommateur assoupi.

Grande originalité, c'est une fois de plus dans le marché de la baignoire qu'ont été placés les principaux espoirs. C'est presque devenue une tradition ; chaque Premier Ministre y va maintenant de sa "mesurette" dans l'espoir de doper les ventes d'automobiles. Après Balladur et sa balladurette, ce fut Juppé et sa juppette. Raymond Barre, s'il était appelé à succéder à Alain Juppé, octroierait-il aux automobilistes une "barrette", histoire de leur permettre de prolonger l'expérience hallucinogène qu'ils ont connue dans les volutes des gaz d'échappement ?

Concocter quelques potions fiscales pour stimuler ceux qui ont encore la chance de pouvoir consommer, voilà à quoi en est réduite l'élite technocratique de ce pays. Mais, ce travail de quelques hauts fonctionnaires se torturant les méninges ne représente qu'un élément de la subtile mécanique qui s'est amorcée. Car, en fait, le processus va plus loin. Par une habile manœuvre, ce sont les citoyens-consommateurs qui se retrouvent presque accusés. Ces mauvais Français qui refusent de lâcher les cordons de leur bourse. Ces frileux qui se constituent une épargne de précaution par peur de lendemains qui déchantent.

Ces consommateurs, qui regardaient moins à la dépense auparavant, refusent de comprendre, ces irresponsables, qu'on a désespérément besoin d'eux pour soutenir l'activité marchande. Ils n'ont pas compris que le maintien sur ses bases de ce système économique demandait toujours plus de croissance. Alors, on a tenté de les culpabiliser par des slogans du type : "Nos emplettes sont nos emplois !" C'est qu'il est diablement pervers ce genre de discours. Si l'économie trébuche, si le chômage persiste, c'est de votre faute. Si l'on ne parvient pas à se débarrasser de tous ces malheurs, c'est parce que vous ne consommez pas.

Pousser un caddie dans une grande surface sera donc bientôt considéré comme un geste civique. Car c'est désormais dans les supermarchés qu'il faut apporter son obole. Voilà l'enseignement de cette fin de siècle : pour assurer votre bien-être et celui des autres, il faut consommer. Qu'est-ce que vous dites ? Vous n'avez pas besoin de tous ces produits ? Non mais, c'est pas possible d'être têtù à ce point ! Puisqu'on vous dit que c'est bon pour l'économie... Vous avez déjà deux voitures ? Eh bien, achetez-en une troisième pour le week-end, pour aller vous balader dans les magasins d'ameublement, dans les centres

commerciaux... Et votre télé, là, vous ne trouvez pas qu'elle est un peu petite. Mais si, vous verrez ; avec un écran plus grand, l'image est plus belle !

De tous côtés revient la même rengaine, les mêmes débauches promotionnelles. Sans grand succès : toutes ces incitations répétées n'ont guère réussi à faire redécoller la demande. Les consommateurs, pourtant sollicités de toutes parts, semblent encore hésiter à fréquenter davantage les magasins. C'est qu'ils y mettraient presque de la mauvaise volonté, ces gens-là. Alors que tant d'énergie est déployée pour fournir au chaland toutes ces marchandises, tous ces beaux produits qui devraient lui assurer enchantement et félicité.

L'embaras est tout aussi profond dans la classe politique. Cruelle incertitude : comment mettre fin à cet engourdissement persistant des consommateurs, comment "retrouver la confiance", comme ils disent dans les milieux influents ? Car tant que les carnets de commandes n'ont pas été regonflés, il reste difficile dans la logique actuelle de faire miroiter des effets bénéfiques sur l'emploi.

Sortons justement de cette logique perfide pour examiner la situation sous un autre angle. En fait, s'il y a problème, ça n'est pas parce que les Français ne consomment pas. C'est parce qu'ils ne consomment pas assez. Pas assez pour faire tourner la machine économique à plein régime. D'ailleurs, si l'on regarde de plus près les statistiques, peut-on vraiment parler de diminution de la consommation ? Si les milieux décisionnels manifestent une inquiétude, c'est davantage pour l'instant face au tassement du rythme de croissance de la demande.

N'empêche qu'il est diablement insidieux ce discours qui présente la relance de la consommation comme un remède essentiel face au marasme économique. Cette argumentation pernicieuse utilise le problème du chômage et le cortège de drames qui l'accompagne pour tenter d'accréditer l'idée que cette logique du toujours plus est la seule qui soit recevable : plus de consommation, plus de production, plus de croissance économique... Être gavé de marchandises pour assurer la prospérité de la collectivité ? Peut-on vraiment imaginer que ce soit là le chemin du bonheur pour le prochain siècle ?

Y. R.

Advertisement : Pour les amateurs de références piochées dans l'histoire de la pensée économique, voici, en guise de réflexion complémentaire mais néanmoins cruciale, ce que Joseph SCHUMPETER, économiste que l'on pourrait difficilement taxer de gauchisme, écrivait en 1942 : "[...] n'est-il pas concevable que les besoins puissent quelque jour recevoir une satisfaction si complète qu'ils n'évolueront plus ultérieurement ?" (*Capitalisme, socialisme et démocratie*, Éditions Payot, 1990, p. 156). Ce jour est peut-être arrivé.

QUAND NOS PAUVRES PARENTS ÉTAIENT PETITS, IL N'Y AVAIT NI TÉLÉVISEURS NI MAGNÈS À LAYER, NI RÉFRIGÉRATEURS, NI TOUT CES TRUCS-LÀ ?



ALORS NOS PAUVRES PARENTS ONT DÛ SE RUINER LA SANTÉ POUR ACHETER TOUT ÇA À CRÉDIT ?



ALORS IMAGINE TOUTES LES COCHONNÉRIES QUE SONT EN TRAIN D'INVENTER, POUR NOUS LES VÉNERER À CRÉDIT, CEUX QUI SONT EN TRAIN D'ORGANISER LA RUINE DE NOTRE SANTÉ !



UN APPEL D'AIR

"La liberté est comme "un appel d'air", disait André Breton, et, pour remplir son rôle, cet appel d'air doit d'abord emporter tous les miasmes du passé... Tant que les fantômes malveillants de la religion et de la patrie heurteront l'aire sociale et intellectuelle sous quelque déguisement qu'ils empruntent, aucune liberté ne sera concevable: leur expulsion préalable est une des conditions capitales de l'avènement de la liberté."

(Benjamin Péret, *Le déshonneur des poètes*, Mexico, février 1945.



VIVRE AU PRÉSENT
BP 9223 / 34043 MONTPELLIER CEDEX 1



PARCE QUE LES CATHOS
TRADITIONALISTES, LE
VATICAN, L'OPUS-DEI,
LES ANTI-ADHÈRES, LE
FN ET SES SÉIDES,
LES SUPPÔS DU
CRAPAUD DE
NAZARETH,
CHRÉTIEN-
SOLIDARITÉ,
LES BIGOISIES
MORALISTES,
LES FANATIQUES
DE L'AGRIE, LES
COMMANDOS
ANTI-FVG, LES
PÉLERINS, LES TÉLÉ
ÉVANGÉLISTES, LE SACRÉ, LES
FONDAMENTALISTES, L'ÉGLISE
UNIVERSELLE, LES PROPHÈTES,
LES GUÉRISSEURS, LES
MISSIONNAIRES EN POSITION,
LES SÉCTES, LES INTERDITS DU
PORT DE LA CAPOTE, LES
ADORATEURS DE LA VIERGE,



LES KLANNISTES, LES
MIRACULÉS, LES POSSÉDÉS, LE
SOUTIEN DE L'ÉGLISE
AUX DICTATURES,
LES EXTRÉMISTES
QU'ILS SOIENT
I U I F S -
ISLAMISTES,
CATHOLIQUES,
ORTHODOXES,
PARPAILLOTS...

...CONTRE
TOUS CES
DÉGUISÉS QUI
NOUS RACONTENT
DES CONNERIES, QUI
ABUSENT DE NOTRE PEUR, DE
NOTRE IGNORANCE,
DE NOTRE FAIBLESSE, DE NOTRE
BESOIN D'ESPÉRER ET DE
CROIRE.

...ET QUI NOUS LES
BRISENT DEPUIS UNE
ÉTERNITÉ...

**DÉBAPTISONS-NOUS
NI DIEU, NI MAÎTRE,
NI PAPE ET BASTA!**

